

En tant que vétérinaire sa compagne se chargera elle-même de toutes les formalités nécessaires et sera évidemment bien placée pour veiller sur leur santé.

Je n'en reviens pas. Ébahi. J'avais d'autres soucis en tête. Je dois réfléchir. Mais il me presse. D'après lui il faut se dépêcher de prendre une décision avant que les aras ne se retrouvent aspirés dans le labyrinthe procédural de la SPA d'où il sera difficile ensuite de les extirper sans frais considérables ; alors que pour le moment, en tant que policier, il est bien placé pour intervenir puisque mes animaux dépendent de son secteur de juridiction. Il est même prêt à me dédommager. Je chasse vite cette idée de ma tête avec horreur. Je ne suis pas marchand d'esclaves. Il s'agit de mes bébés. Je n'en fais pas commerce. Même ruiné et au fond du gouffre. Je me sens oppressé. Je déteste être bousculé. Y compris pour la bonne cause. Je lui rappelle que les aras sont les perroquets les plus grands qui existent et que quatre des miens ont un mètre d'envergure ; qu'il leur faut donc de l'espace pour voler et qu'en outre – ils ont assez fait leurs preuves chez moi ; j'en parle en connaissance de cause – leurs becs surpuissants sont de remarquables outils destructeurs auxquels seul l'acier résiste. Il ne se démonte

pas et m'assure qu'il est très bricoleur ; que ce ne sera pas un problème pour lui de leur construire une cage à la bonne dimension et assez solide pour ne pas être réduite en miettes.

J'ignore pourquoi mais j'ai des doutes. Les novices en matière de grands psittacidés ne se rendent pas compte de ce que cela implique en termes d'intendance, de s'occuper d'eux en respectant leur confort spécifique, tout en continuant de mener une vie normale. Surtout si on a une famille. Puisque c'est son cas. Ils ont deux enfants.

Malgré mon dénuement actuel je lui fais une proposition royale. Je réclame un don de 500 euros par ara. C'est-à-dire moins du dixième de leur valeur marchande. Et je passe sous silence la dizaine de milliers d'euros que je viens de dépenser en soins vétérinaires. Soit 2 500 euros à verser à la SPA de ma part. Ceci afin de vérifier sa motivation et son sérieux, tout en me montrant généreux envers la SPA qui du coup prendra encore mieux soin de Lolita, ma chatte adorée qui est bien trop vieille à mon avis pour qu'on l'adopte.

Ma suggestion ne l'enthousiasme guère. Maintenant qu'il faut payer – une belle somme certes mais 2 500 euros pour les cinq, au lieu des 30 000 qu'ils m'ont coûté à l'achat ; cela reste il me semble une proposition honnête – il n'est plus intéressé et

fait machine arrière. Moi aussi. Son attitude ne m'inspire pas confiance et même me semble louche. Cela cachait quelque chose. Encore un trafic d'animaux. Jusque dans les rangs de la police. À qui se fier? Profiter ainsi de mon désarroi. Quelle honte. Nous nous quittons donc sans conclure l'affaire. De toute manière ces temps-ci je ne prends que de mauvaises décisions. Mieux vaut laisser la justice et la SPA accomplir leur travail de leur côté sans interférer. J'ai déjà assez nui à mes oiseaux en ne leur assurant pas un bonheur pérenne; pour ne pas les confier à des inconnus qui s'en débarrasseront à la première occasion, dès qu'ils comprendront dans quoi ils se sont lancés sans en avoir eux non plus les moyens.

La suite sera la pire expédition de toute ma vie.

Mon cerveau somnole. Je fonctionne au ralenti. À cause de la chaleur et du découragement. J'ai la sensation de vivre un cauchemar. Pourtant tout est vrai. Je ne rêve pas. Mes sens ont beau être engourdis rien ne m'échappe de ce qui m'entoure. Je suis même en mode alerte.

J'ai si peu l'habitude d'emprunter le gigantesque réseau du RER que je perds un temps fou à dénicher la bonne ligne puis le bon côté du quai. Tout me paraît disproportionné dans

ces couloirs monumentaux qui n'en finissent pas.

Arrivé gare du Nord en métro j'ignore comment j'ai réussi la prouesse d'effectuer mes changements sans anicroche dans cette fournaise souterraine où j'ai l'impression d'avoir complètement perdu la mémoire. Mon esprit est vide. Je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez. Je n'ai plus de passé. Ni d'avenir. Je ne vis même pas au jour le jour mais de minute en minute. De seconde en seconde. Par à-coups. J'avance guidé par des rails invisibles. Je déchiffre les panneaux indicateurs sans rien retenir de ce qu'ils annoncent. Je me focalise juste sur le nom de la gare : Villiers-le-Bel. Dès que je le vois s'afficher parmi des tas d'autres, tous très exotiques, je surveille le quai surpeuplé qui s'étend à perte de vue et lorsque j'aperçois la rame qui surgit; je me concentre exclusivement sur l'effort à fournir pour monter à bord d'un wagon. Celui qui s'arrête devant moi possède deux niveaux. On dirait plus un train qu'un métro. Il y a de la place. Partout. Je reste en bas. Je n'ai pas la force de grimper l'escalier. Même juste quelques marches. L'intérieur est confortable. Plutôt plaisant. J'y suis à l'aise. Je ne me sens ni épié ni en danger. Les gens m'ignorent. Ils ne sont pas nombreux. Beaucoup de femmes éparpillées sur les banquettes. Je commence à me rasséréner et

respire normalement. Grâce aux fenêtres ouvertes l'air circule avec une vivacité rafraîchissante. Cela devient même agréable dès qu'on émerge du tunnel et que la lumière éblouissante du jour éclaire l'espace qu'on traverse à moyenne vitesse.

Me voici collé contre la vitre tout en m'abritant à l'ombre. Je n'en reviens pas de me sentir aussi détendu. Je suis bien. Apaisé.

Le paysage défile au-delà de la voie ferrée et hypnotise ma curiosité de voyageur indolent. Je pourrais être en vacances. Les bribes de campagne boisée au loin m'éloignent au fur et à mesure de Paris et de mes ennuis. J'oublie où je vais. Peu importe. Je n'ai plus d'a priori défavorable vis-à-vis de ma destination. Je roule optimiste vers ma prochaine villégiature. Là où je vais me reposer toute une semaine. J'en ai besoin. Je suis épuisé. À bout de nerfs. Un retour à la nature me fera le plus grand bien. Il y a trop longtemps que je n'ai pas pris de vacances ni joué au touriste. J'ai vécu une éternité confiné dans la galerie. Il était urgent de partir respirer ailleurs. Vive le grand air. Je me sens déjà mieux. Plus libre. Moins oppressé.

Le trajet s'effectue sans encombre. Je n'ai aucune idée de sa vraie durée. Quelques minutes ou quelques heures. En tout cas je ne m'ennuie pas. Je ne me suis plus senti aussi décontracté

depuis des mois. Je n'ai qu'une obsession chaque fois qu'on stoppe dans une gare : laisser passer la mienne et ne pas descendre à temps. En vérifiant la liste des stations sur la ligne, j'ai repéré qu'après Sarcelles ce sera la prochaine. Mais j'ignore la distance qui sépare ces deux villes. Je me tiens donc sur mes gardes. Je ne veux pas être pris au dépourvu. Je suis quand même un peu chargé et ressemble plus à une tortue qu'à un lièvre. J'attends engoncé contre la porte côté voies dont je me suis rapproché par prudence. Le train pénètre en gare. Je descends sans trop de difficulté. Les quais sont presque vides et s'étirent au loin jusqu'à des escaliers puis un passage souterrain que j'emprunte en suivant les rares passagers qui me précèdent. Sans doute des gens du cru, pas des voyageurs étrangers en vadrouille comme moi. Je me retrouve dans un vaste hall surchauffé dont l'allure anonyme ne me déçoit pas. Je sais qu'en sortant de là le panorama de la ville que je découvrirai scellera l'impression mémorable que j'associerai plus tard dans mes souvenirs à cette ville encore inconnue. Je ne m'attends pas au pittoresque architectural d'une station balnéaire en vogue ni à la grandeur démodée d'une ville thermale réputée ; j'espère juste ne pas être rebuté par des barres d'immeubles rabougris et tristes qui m'obstrueraient la vue.